Oubli de solitude

À mon père

La vitre éclate
Sur la couverture
D'un mois glacé
Accueillant la pierre
En mille morceaux

Défiant le rythme des labours
Une lave encore chaude
Drapée
Dans un même vertige
Tremble dans sa chute
Remontant à la source
Pour perdre la trame
De l'ignorance

Une lumière
Couronnée de douleurs
Au centre de nos veines
Règle le chaos
Jusqu'à l'idole
Inconnue

Il faudra ramasser
Petit à petit
L'erreur de nos fatigues

La brèche
Aiguisée d'absolu
Entêtée
De quelques guirlandes
Recueille l'apesanteur
De ce théâtre
Pour divertir
L'autre royaume

Ne pas mourir
Détourne le parcours
Forgeant le glaive
D'une chanson
À demi nue
Tamisant à ciel ouvert
Les semences recuites
Qu'enfourche l'audace
Du roc informe

Un clocher
Frileusement
Se tourmente
De ne plus donner l'heure

À court d'haleine

Le soleil
En deux morceaux
Un de glace
Inerte
L'autre qui frôle l'horizon
Dort à moitié
Dans le sens régulier
De l'encens
La porte s'ouvre
Sur le couloir
Car le masque brisé
Ne guide plus le chemin
De nos paupières
La blessure
Embaumée de lueurs pourpres
Façonne
Un autre passage

Au hasard d'un tambour
S'inventant des gestes
Interminables
Les juges disparaissent
Dans les déserts
Nocturnes

Sur le rideau bleu
Rigide
L'océan filtre
Nos retrouvailles

Le tableau sombre
Qui nous devine
Surveille la forêt
Mais la réponse absente
Est semblable à nos mains
Bousculant
Les mailles du filet
L'horloge récompensée
Écoute inconsciemment
Les soupirs métalliques
Qui referment la trappe
Un cavalier pourrait conclure
Mais les rêves
Se parlent entre eux
Et le sabre travesti
Invente son combat

Dans la corbeille
Les fruits ont pour écho
Le sommeil des oiseaux

Gisant
L'air perdu
Enveloppe la trace
D'un duvet partagé

Ondoyant
Le seuil
Vibre
À la déroute
De l'éclat

Captives
Trop de feuilles
Souffrent de printemps

Certains jours de pluie
Peuvent se comprendre
L'instant
Ne pleure pas les souvenirs

Affronte le duel
Prolonge la musique

Respire les mots
À la renverse

Longtemps
Est déjà près de nous
Et les fils
En face
Sur l'autre rive
Ont trahi la mémoire
Du serpent

Très peu de dentelle
Sur l'épaule d'un banc
Explique au sable gris
L'inévitable remords du feu

Le regard
Fatal frémissement
Vient de détruire
La forme

À l'infini
L'angle dirige
L'incertitude
De nos brumes

Rencontrant l'oubli
L'hiver à reculons

Marche sur de troublantes
Fougères

Les racines
Fécondent le vent
Dispersant l'héritage
Dans un long cri
De solitude
Prophétique

Dans le dos
Un miroir ensablé
A la fièvre du jour

Claquant des doigts
Pour mieux maquiller
L'étincelle primitive
Du silex
Le bruit de l'eau
Éloigne le peintre aveugle
Séparant l'écorce
Du bracelet
À l'écoute des battements
Dans sa coquille
La corde tourne
Défigurant à jamais
La chevelure
Des nuages

Vers d'autres parfums
Sur la terrasse
Un fidèle citron
Traverse le chagrin

Pour revenir
Sur ses pas
Dans les plis
Du brouillard
Le grand large
S'élargit

En une multitude
De présents conjugués

N'écoute pas la bougie
Elle peut encore frémir
Et laisser la fumée
Au cercle futur
Car naître
Est au dernier village
Ce que les graines

Sont aux sentiers
Fatigués

Coupable de passé
Dans sa prison
Un arbre bizarre
Et beaucoup trop vieux
Nous condamne

Les épines désaccordées
Dépouillent lentement
Le faisceau des violons

Parfois
Les voiles tendues
Entre ciel et vagues
Protègent sans limite
Le règne immense
D'un regret
Sonnant
Les soupirs
Qui nous dépassent
Jusqu'à l'absence
De la muraille

Les fleurs séchées
Sur la fenêtre
Interprètent clairement
Nos prières

L'immobile
Fait peur à l'étoile
Vagabonde
Et la montagne
Est surprise par l'enfant

Pour envahir
La mousse des clairières
Le tintement
Costumé de l'encre
Écarquille l'épaisseur
Apparente
De l'aube prolongée

Le plancher craque
Refermant le verrou
D'une maladresse

L'offrande
Au large
S'exhibe

D’une façon étrange
Au plus profond
D’une vitrine d’argile

Devant cette lumière
Permanente
Le fer rouge
A des reflets
De mensonges

Sur le chemin
La rivière n’embrasse
Que la poitrine
Du moulin

À travers le cristal
Jaunissant nos vêtements
L’unique
A transpercé nos cœurs
Au chevet
De l’habitude

Doucement
Et beaucoup plus fort
Le désir limpide
Se fait silence

Déesse de puissance
Tu tombes sur la table
Emprisonne fragile
Le poignard
Entre les dents
Le peu de nuit
Qu’il nous reste
Autour de la maison

Comme le loup
Tend sa gorge
Pour offrir la défaite

L’énigme passagère
Se promène au creux
De l’évidente senteur
Que développe
Pétrifiée
La blancheur
Des baisers

Pour prendre dans ses bras
L’espace endormi
Tu racontes les semailles

Mais les jours passent

Dans sa ceinture
De cuivre
La flamme qui divise
Cache le temps
Sous le murmure
Des braises

Le volume qui baisse
Peut pénétrer la terre

Au-dessus de nos têtes
Depuis toujours
La foudre a son secret
Et les nids se vident
Pour les vendanges

L'ombre déterrée
Vierge de toutes barrières
Moissonne le velours

Les poussières
Sur d'anciens manteaux
Miment notre ivresse

Si l'on ne prend garde
Avant de prédire
Les diamants
La glaise
Peut réveiller
Les abîmes
Car le vide au galop
Est un piège
Pour ce jardin
Immergé
Les pèlerins
Craintifs du jour
S'abreuvent de frissons
Avant de se noyer
Dans la chaleur oblique

Sur les remparts d'acier
L'usure sillonne les cratères
Et l'écume moribonde
Sillonne les écluses

La chair des torrents
S'écartèle au rythme
Des cascades

Celles qui dansent
Aux perles de sang
Effacent la neige
De nos yeux

La douce raison
Des chapelles
Trompe l'œil
Inutile
Accouplant victime
L'invisible du matin
À venir

Un clou
Solitaire
Juste à côté
Nous souffle l'espérance
D'un voyage

Alors

Avant la déchirure
De nos poumons
Avant qu'il ne s'envole
Je lui fais ce cadeau

Un oiseau
Curieux

C'était peut-être
Une pomme
Peut-être un sein

Tout s'organise si bien

Quelques plumes
Vers le bas
Après les couleurs
Presque par terre
Le long de la peinture
Je veux dire
L'autre forme

Ailleurs un soir

Une balance
Qui ne bouge pas

Un seul chiffre possible

Déchirer

Sera l’angoisse apprivoisée
De la pénombre

Éclore
Sera le verbe
De nos songes.

En ce jour de licorne

J'ai mon critique. Il est braconnier. Quand j'ai quelque chose, je le lui lis, et on me fait bien rire quand on dit que je suis hermétique, parce que lui il comprend tout de suite, instantanément, et il me dit : « ça c'est vrai », ou bien : « il faudrait changer ce mot, et celui-là. » Pour moi, un poème ce n'est pas beau, ou curieux, ou original, ou tout ce que vous voudrez. C'est un sommet de moi. Quelque chose de dur, comme ça… Il ne faut pas que ce soit apprécié, admiré, savouré ; il faut quand vous le lisez que çà descende en vous.

René Char[1]

[1] (1) Jean DUCHÉ, « Visite à René Char ou l'explication d'un poète d'aujourd'hui », Le Figaro littéraire, n°132, samedi 30 octobre 1948, p.5.

Je te ferai savoir
La chaleur du souffle court
Quand les larmes se replient
Sur elles-mêmes

La couleur du printemps
S'entoure de grisaille
Et moins encore
Les gouttes de pavot
En guise de trompe-l'œil

Fraîcheur artificielle de la mémoire
Qui s'échappe du front

Semblant d'oasis.

S’enliser doucement
Dans le reflet d’un nuage
Se fondre à petit feu
Dans le sel évaporé
D’un coquillage
Serti d’étoiles

Ne pas résister au cristal de l’océan
Au soleil qui frémit
Sur les paupières
Des pierres précieuses

Volontairement captif
De la fraîcheur nacrée
D’un couché de sirène
Mon rêve se nourrit
De sèves marines
Et de brumes ensorcelées.

Je t’expliquerai
L’incroyable de l’attente
L’imperfection du chiffre
Qui mélange la forme du cercle
À la multitude de l’eau
Qui s’écoule statique
Dans le murmure
Sculpté de l’empreinte

L’équation de l’onde est impalpable
Et l’étreinte impossible

La confusion est dans le reflet
Puisque élargi l’espace
S’imprègne et reste muet

Personne ne s’évade du sillage
Formé par les sanglots

Le piège est sans retour
Pour qui ne marche pas
Dans l’ombre des fougères.

Le sursaut captif
D'un regard crispé
Diffuse le mystère
Cristallisé de la nuit

L'insondable de la passion
Est dans l'incertitude
De la conquête
De la tempête
Et du conflit
Qui sonne à minuit

Rien ne peut débarrasser
La distance
Entre les yeux rouges
Qui se collent le nez sur l'horizon
Et le parcours des vagues
Qui offrent le plaisir des caresses
À l'herbe blanchie
Par les caprices insensés
De l'écume.

Pour se baigner
Dans les larmes qui basculent
Et qui s'évanouissent
Au détour d'un parchemin
L'espace rouillé emprunte
Le vent chaud
Pour transformer
Le marbre lointain
En rose de porcelaine

C'est d'un coup de bec
Que le parfum trouble-fête
Glisse dans le bruissement
D'un navire ordinaire

C'est dans un cocktail
De miel et d'émeraude
Que j'étanche ma soif
De solitude.

Il s’est enfui
Par le sentier bleuté
D’une autre saison

La fraîcheur ce soir-là
Avait des épines sous les pieds
Et moi pauvre Pierrot
Je n’avais plus de lune

Le savoir a-t-il enfin
Pénétré son immobilité
Lorsque l’oiseau de la mémoire
S’est posé sur son épaule

Son silence était-il
Plein de ces soleils ardents
Qui fascinent le sommeil

La lumière
Était-elle pleine du vertige
Qui enchaîne à la connaissance

L’ombre vacille
Lorsque fragile
J’évoque le crépuscule
Que j’embrasse et qui m’habite

L’ombre vacille
Lorsque fragile
Je pense à lui.

Connaître est si petit
Dans la multitude des autres

Expliquer la longueur du chemin
Étale le futur irrégulier
De l'espace-temps

L'absence double l'absence
Et moi-même
Ne suis plus qu'abandon

Une fontaine tremble
À la lecture d'une boussole
Car le chant enivrant de la chute
Trouble la volonté suspendue
Aux entrailles de la terre

Nues les fleurs s'abreuvent
Au nectar fragile
De la jeunesse éphémère

L'azur est un poignard
Qui s'enroule complice
À la ceinture prophétique
Du soleil couchant.

Le vent disperse dans l'écho
Le revers de l'obstacle

La fourche originelle
Coïncide avec l'envahissement
De la poussière de lavande
Qui repose sur les brumes du vin

La flèche en alternance
Compose la nuit
Prose facile et sans résistance
Qui s'arrache à l'offensive
Des jardins futurs

Supprimer la révolte
Dépouille l'équilibre
Dans la douceur aisée
De la réussite

L'errance incompréhensible
De l'usage secouru
Atteint la clarté solitaire
Des troubadours.

La montagne souvent
Produit le troupeau
Et le combat
Contemplateur
Se ruine dans les roseaux

L'innocence pulvérise
La cendre ardente
Qui descend féconde
Vers l'inconscience inaccessible
De la tempête nocturne
Et muette qui fait rage

Le mystère du jour
Est un rosier qui danse
Au seuil de la transparence.

Archipel fièvre et chanson
La plaie n’est que sagesse
Si la rougeur du jour
Maîtrise la douleur jalouse
De l’édifice réductible

Traduction précaire
De la blessure

L’angoisse souffle l’insomnie
Au sommet mystérieux
Qui de surcroît
Entrouvre la source
Des abeilles

L’exigence
Dépasse l’histoire
Et la graine dominante
Proclame la longévité

Le sang encourage
La couleur ambiguë
Des ténèbres articulées
Le sang encourage
L’aurore irrégulier
Aux parfums de menthe sauvage.